Éditions, traductions et commentaires

Collection des Universités de France

Varron. La Langue latine. Tome V – livre IX, Texte établi, traduit et commenté par Guillaume Bonnet (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles, XXXVII pages et 99 pages doubles.

L'édition des livres conservés du traité varronien *De lingua Latina* vient de s'enrichir d'un nouveau titre : *Varron. La Langue latine. Livre IX*, Texte établi, traduit et commenté par Guillaume Bonnet – dans la continuité de son excellente publication du livre VIII. Et de fait, le spécialiste aussi bien que le lecteur de bonne foi y retrouveront toutes les qualités éminentes propres à l'édition critique des livres varroniens susmentionnés : justesse de l'introduction qui définit avec clarté la structure et l'objet du livre IX, souci d'harmonisation de la problématique particulière du traité avec son économie générale, volonté d'intégration des principaux thèmes linguistiques dans l'histoire politique et culturelle de l'*Vrbs* tardo-républicaine, rigueur de l'étude philologique du texte latin (avec examen des différents manuscrits, de leur transmission ainsi que des variantes), analyse détaillée de son contenu aux fins de balisage de la progression des idées, bibliographie quasi exhaustive, pertinence et élégance de la traduction, richesse enfin du commentaire subséquent.

À maints égards, l'apport scientifique le plus significatif de Guillaume Bonnet est la mise en relief – au sein de la triade des livres sur la morphologie – de la composition « en diptyque » des livres VIII et IX du *De lingua Latina.* Car, si le livre VIII apparaît comme un discours polémique des partisans de l'anomalie en matière de langage contre les tenants de l'analogie, le livre IX – centré sur une défense et illustration de l'analogie – se caractérise par sa dimension « plus théorique et linéaire » – témoin le développement initial relatif à l'analogie universelle des § 23-30 (§ 23 : Le monde, réseau d'analogies ; § 24 : Ciel ; § 25 : Mer ; § 26-27 : Terre ; § 28 : Les animaux ailés et marins ; § 29 : Les hommes ; § 30 : Le langage, huitième partie de l'âme humaine). Cependant, en dépit de cette binarité (obligée dans une dissertation contradictoire par exemple), force est de constater avec G. Bonnet que l'ordre des arguments et des contre-arguments utilisés au long du livre IX ne reproduit pas toujours – il s'en faut de beaucoup – celui qui préside à l'organisation du livre précédent. Décalage qui s'explique par la différence générique entre les deux livres : autant le premier ne constitue pas un exposé à proprement parler, autant le second s'ordonne selon une théorie linguistique assumée. C'est pourquoi on souscrira volontiers à la réfutation par Guillaume Bonnet de l'hypothèse d'un Wolfram AX (« *Disputare in utramque partem*. Zum literarischen Plan und zur dialektischen Methode Varros in *de lingua Latina* 8-10 », *RhM* 138, 1995, p. 146-177) selon laquelle les deux volumes auraient formé originellement une *disputatio in utramque partem* amputée dans sa rédaction finale de tous les marqueurs dialogiques – même si les réponses du livre IX aux critiques formulées dans le livre VIII reprennent très souvent les exemples mêmes qu'emploient les adversaires de l'analogie.

En tout état de cause, on admirera la mise au point magistrale de Guillaume Bonnet sur le positionnement ambivalent de Varron par rapport à la question de l'analogie au livre IX. Sans doute le Réatin s'attache-t-il à ruiner *passim* les attaques des anomalistes et à prendre corrélativement le parti des analogistes (*dicam* IX, 7,

etc.), mais il entend aussi se démarquer de ces derniers – comme dans son excursus très rhétorique sur l'analogie universelle. Tant il est vrai que l'évocation du mécanisme analogique des phénomènes naturels ne saurait éclairer une théorie qui valorise les relations de similitude entre des objets de pensée essentiellement différents. De même, l'engouement pour la nouveauté – caractéristique des défenseurs de l'analogie aux § 20-22 – ne manque pas de susciter une certaine ironie de la part du Réatin. Il conviendra donc de se référer au troisième volume de la triade morphologique pour connaître de façon précise la conception de l'analogie développée en propre par Varron.

Il s'agit enfin de mettre au crédit de Guillaume Bonnet l'insertion de ces controverses linguistiques dans le mouvement intellectuel romain de la fin de la République. C'est ainsi qu'est rappelée avec raison la dédicace des livres morphologiques (et même, postérieurement, de l'ensemble du traité varronien) à Cicéron – dont la réflexion sur la langue, en particulier dans *L'Orateur* (§ 155-162), rejoignait les préoccupations personnelles du Réatin. Ces affinités électives entre les grands penseurs de l'*Vrbs* expliquent également la reprise littérale en IX, 1 du jugement de l'Arpinate sur Chrysippe (*De oratore*, I, 50) qualifié d'« esprit très pénétrant » – sans compter les autres échos cicéroniens comme la forme du nom d'Alcméon en IX, 90, qui se rencontre aussi dans le *De natura deorum*, I, 27 et dans les *Academica*, I, 52, 88 et 89. Dans le sillage de Cicéron, c'est alors toute la société contemporaine qui défile sous les yeux du lecteur : en IX, 54, on ne manquera pas d'entrevoir le gendre de l'Arpinate, Calpurnius Piso Frugi ; pareillement, l'opinion de César semble transparaître en filigrane derrière la forme ablative d'un vocable comme *mons* (IX, 112) ; de surcroît, la dénomination des troupes de gladiateurs (IX, 71) met en scène les protagonistes du monde politique : les Metelli, Faustus Sylla, un Scipion, le juge Aquilius Gallus ou encore Cascellius. Derniers témoignages (mais non les moindres) de cette contextualisation de l'enquête varronienne sur l'origine et la nature du langage humain, les allusions à un système de pensée nouveau, voire révolutionnaire, dans les élites romaines : l'épicurisme. De fait, au livre IX affleurent de manière récurrente les idées du Jardin inspirées en général de Lucrèce : ainsi la régularité du cycle de reproduction des plantes (§ 27) qui renvoie au *De natura rerum* (I, 175-181) ou la revue des animaux par espèces qui répercute un autre passage du *DNR* (I, 225-229).

En somme, un livre remarquable sur la morphologie du latin – dont l'éditeur, traducteur et commentateur a souligné avec finesse la qualité de l'information grammaticale ainsi que la présentation équilibrée de la fameuse querelle de l'anomalie et de l'analogie.

Yves Lehmann.

Collectanea grammatica Latina

Andrea Bramanti (éd.), *M. Plotii Sacerdotis Artium grammaticarum libri I-II* ; *[Probi] De catholicis*. I Introduzione e edizione critica sinottica, II Commento e indici (Collectanea grammatica Latina, 17.1 & 2) : Hildesheim, Weidmann, 2 volumes, cclxxiii, 988 pages.

Les spécialistes de la grammaire latine découvrent toujours avec le plus grand intérêt les éditions procurées par la collection Weidmann, puisqu'elle s'est donné comme ambition de reprendre, enrichir et remplacer les *Grammatici Latini* de Keil,

qui accusent désormais, face aux progrès des études, leur siècle et demi d'ancienneté. En outre, cette ambition déploie de manière impressionnante la vitalité de l'école ecdotique italienne, qui nous fait découvrir à chaque fois un jeune savant et un texte repris de Keil dont se trouve proposés, en une succession éditoriale presque immuable, une riche introduction comprenant l'étude serrée de la tradition, un texte renouvelé – Keil ne connaissait ou n'exploitait pas tous les manuscrits importants – et un commentaire perpétuel ne négligeant aucun angle de vue, que ce soit le propos du grammairien, les éléments de datation, l'identification et le montage des sources ; bref, tout ce qui en fait l'originalité théorique ou formelle dans la masse des *artes* conservées. Manque ici, comme parfois, une traduction italienne des deux œuvres, non pas certes faute de place (à une centaine de pages près…), mais parce qu'elle serait bien superflue, tant le métatexte est accroché aux formes convoquées, et poserait en outre des difficultés typographiques de redondance dans le cas des passages synoptiques. Avec ce dix-septième volume de la collection, particulièrement imposant – plus de douze cent cinquante pages en deux volumes –, Andrea Bramanti, élève de Mario De Nonno, que son influence dans ce champ disciplinaire associe d'ores et déjà au regretté Louis Holtz, nous livre la reprise de deux textes de l'édition Keil, les *Catholica* figurant en *GL* IV 3-43, de 1864, et les deux premiers livres (le troisième, *De metris*, est conservé par une tradition manuscrite carolingienne toute différente) de l'*Ars* de Sacerdos, qu'on trouve en *GL* VI 427-495, de 1874. La proximité des deux textes avait été remarquée dès avant leur intégration dans les *Grammatici Latini*, mais n'avait jusqu'ici jamais été véritablement étudiée, faute d'un examen direct des tous les témoins anciens, et du fait de la chronologie des éditions, inversée par rapport à celle que suggère leur état sur leur « parution » antique, ce qui avait protégé les *Catholica* d'une révision trop sévère. L'attente d'une nouvelle édition, en soit suffisamment intéressante, s'enrichissait donc de la perspective offerte pas ses conséquences sur le rapport entre les deux textes.

Décrivons ce « pavé » double et assez dissymétrique. Les cinq cents pages du premier volume se partagent entre une vaste et décisive introduction (numérotation en chiffres romains) et une édition critique des deux textes en deux cent quarante-cinq pages selon une disposition éditoriale complexe. C'est, en effet, que le texte du second livre de l'*Ars* de Sacerdos figure dans un autre format sous le nom flatteur de Probus – le grammairien beyrouthin du I^er^ s. jouit longtemps d'un grand prestige – avec le titre de *De catholicis* – nous dirions peut-être « description générale » – des noms et des verbes. À l'édition classique du premier livre succède donc celle du second avec mise en regard des deux versions, le *De catholicis* figurant sur la page de droite. Comme le début en manque dans la version de Sacerdos, dix-neuf pages impaires restent vierges mais numérotées. Le monumental second volume est, lui, consacré au commentaire, paragraphe par paragraphe, dont l'optique est évidemment, quand le texte existe sous les deux versions, de souligner les différences. La scansion du texte est clairement signalée dans le commentaire par des titres courants indiquant paragraphe et thème, ce qui permet de se reporter très rapidement à ce qu'on peut dire de telle portion du texte qu'on a sous les yeux : effet commode de la division en deux tomes. Après presque sept cents pages de commentaire, les index, p. 943-985, rassemblent les références aux auteurs anciens cités comme illustrations (prédominance de Cicéron et de Virgile, dans une moindre mesure Plaute, Salluste et Térence), celles aux mots exploités comme exemples, enfin, et celles aux mots « techniques », qu'ils relèvent de la grammaire, de la rhétorique et de la métrique.

Car c'est un important témoignage « complet » sur le cycle des études afférant à l'expression que le texte de Sacerdos. L'auteur nous est connu avec la meilleure probabilité – son nom est sujet à des variantes – comme M. Plotius Sacerdos. Compte tenu qu'il n'est pas oublié des maîtres ultérieurs que sont Dosithée (fin IV^e^ siècle)

et l'« anonyme de Bobbio » (v^e^ siècle), lesquels ont exploité la grammaire qui fut la source principale de Charisius, qu'on attribue généralement à Cominien ; compte tenu aussi que ce dernier a pu écrire son *Ars* vers 330, c'est au début de la Tétrarchie qu'il est raisonnable de situer notre grammairien, qui aurait pu être le maître de Cominien – la période concorde en tout cas avec la mention comme destinataires de rescrits de Dioclétien des personnes aux noms identiques à ceux des dédicataires des livres I et II (cf. pp. CV-CVIII). Assez tôt, donc, par rapport aux autres artigraphes rassemblés par KEIL, Sacerdos a composé ses deux livres (analyse aux pp. CXIV-CXXII) selon un ordre qu'on peut supposer déjà canonique : éléments fondamentaux, *partes orationis*, *uitia et uirtutes orationis*. Le mauvais état du seul manuscrit complet des deux livres, le vénérable *Napoli, Biblioteca Nazionale « Vittorio Emmanuele III », Lat. 2*, du v^e^ s. (ff. 112-139), a perdu toute la première partie (nature de la grammaire, les lettres et leur agencement en syllabes, etc.) ainsi que presque tout le *De nomine*, dont il reste des remarques finales sur le rôle pivot de l'ablatif singulier – héritage varronien –, en l'occurrence pour former certains cas du pluriel. Quant aux *Catholica*, KEIL les avaient publiés comme le second livre d'*Instituta* attribués abusivement, comme eux, à Probus, mais dont il est sûr qu'elles ne sont pas du même rédacteur anonyme. Cet ensemble a toujours été considéré comme postérieur à l'*Ars* de Sacerdos.

Qu'apporte donc la présente édition ? D'abord, un certain nombre de corrections textuelles, dues à l'examen autoptique de tous les manuscrits, ce qu'avait dédaigné de faire KEIL, confiant dans les éditions successivement procurées par Johann Friederich LINDEMANN (1831), pour les *Catholica* – présentés alors comme *Probi Institutionum grammaticarum* liber secundus –, et par Joseph VON EICHENFELD associé à Stephan ENDLICHER, les fameux *Analecta* de 1837, qui incluaient les deux livres de Sacerdos. Avait notamment été sous-exploité, pour les *Catholica*, le manuscrit de Paris *BnF Lat. 7520*, des alentours de l'an 800, considéré comme peu fiable, alors même que son ancienneté offrait un répondant prometteur à la prestigieuse, mais bien étroite tradition antique (le *Naples Lat. 2*, encore, mais juste avant Sacerdos, aux ff. 95-111, et deux apographes : *Naples IV A 11* du XV^e^ et *Naples IV A 17* du XVI^e^ s., qui a aussi Sacerdos). On trouvera, bien modestement consignés par BRAMANTI, les fruits de son effort de collation, à savoir la liste des apports du manuscrit de Paris (p. CCXXXV) et les nouvelles lectures du manuscrit antique, accompagnées pour chaque livre des fausses lectures des éditeurs précédents, des confirmations de leurs hypothèses et de leurs corrections spontanées mais non signalées (p. CCLXV et CCLXVI). Pour chacune de ces listes, on doit cependant déplorer que le référencement soit systématiquement fautif, comme si n'avait pas été modifiée une précédente pagination des textes édités : tel renvoi à 159, 10 se trouve en fait en 157, 2, tel autre à 13, 20, en 13 15, tel autre encore à 15, 2, en 14, 25, etc. Pratiquement, le lecteur devra refaire pour lui ces renvois en parcourant l'apparat critique.

Le second apport, peut-être plus décisif, est dû à la comparaison précise que permet le choix éditorial de mise en regard des deux versions du livre II, celle de Sacerdos et celle qui circula plus tardivement sous la garantie pseudépigraphique de Probus. Le souci d'un « calage » mutuel des deux textes va très concrètement jusqu'à régler dans l'espace de la page (en l'occurrence, p. 106) tel passage fragmentaire de Sacerdos à la hauteur de la rédaction correspondante du *De Catholicis*. Le pas suivant, d'une édition diplomatique, est à l'occasion (p. 108) esquissé, mais assurément inutile quand l'apparat suffit à signaler les marques textuelles annonçant ou indiquant une lacune. En procédant à une telle mise en regard, l'éditeur s'est en tout cas donné les moyens d'échapper au dilemme pressenti jadis (1983) par Mario DE NONNO, cité p. CCLXVI, à propos de ces deux textes, dilemme qui consistait soit à les laisser à leur propre littéralité, soit à s'efforcer de réduire l'un à l'autre. Comme

il s'en explique dans la troisième section de son introduction, Bramanti n'a pas considéré que le livre II de Sacerdos tel que nous l'avons devait être tenu pour la forme originale, une fois éliminées les scories inévitables de la copie (orthographe, lapsus, omissions ponctuelles, etc.), mais s'il ne s'interdit pas des corrections plus importantes, il ne s'est pas lancé pour autant dans la recherche d'un *Ur-Sacerdos* qu'éclairerait la rédaction pseudo-probienne, ce qui l'eût immanquablement conduit à une série de choix éditoriaux arbitraires, dans une recherche de *numi tutelari* (p. ccvii) qui a piégé aussi la *Quellenforschung*. Sans doute la présence dans le *De catholicis* de stilèmes propres à Sacerdos autorise-t-elle à supposer l'antériorité du livre II de son *Ars*, mais le *sens* de l'évolution des deux textes reste largement mystérieux, quand, par exemple, le *De Catholicis* est seul à citer, et cela à quatre reprises, le nom de Varron en incise dans un développement partagé par Sacerdos II : ajout du pseudo-Probus ou réduction de la version *actuelle* de Sacerdos ? Dans les éclairantes pages ccvi-ccxiv, qui font intervenir peut-être trop brusquement les modèles offerts par Charisius et Diomède, Bramanti dépasse cette alternative pour nous donner à considérer les deux textes tels qu'ils ont été stabilisés dans la copie antique, et tels que la disposition typographique nous permet d'en mesurer parallélismes et spécificités. Accolés, ils témoignent de l'émergence d'un savoir scolastique dont les outils se mettent en place : Sacerdos tend vers – ou adopte – une rédaction concise rassemblant dans un seul livre les règles flexionnelles des noms et des verbes (Donat n'est pas loin), tandis que la reprise sous le patronage prestigieux de Probus ajoute les témoignages d'une morphologie alternative, effet d'une documentation érudite caractéristique, selon sa biographie de Suétone, du vrai Probus, et qui fera le succès du *De catholicis* auprès des artigraphes tardifs.

Cette belle et complexe édition donne à voir, au début du IV^e^ siècle le foisonnement de la grammaire scolaire, puisqu'en l'espace de moins d'un siècle, un même support a pu se dédoubler en fonction d'un propos variable ; discipline encore foisonnante au moment où les deux textes sont copiés, puisqu'alors qu'ils se succèdent dans le manuscrit, l'ordre de la copie montre que les deux textes valaient décidément chacun pour soi-même. Ce dépassement de la *Quellenforschung* est très évocateur ! Si l'on ajoute enfin qu'est proposée, au début de l'introduction, une ample (quatre-vingt-neuf pages) bibliographie générale des études sur la grammaire ancienne, on comprendra pourquoi on peut se féliciter de cette parution.

Guillaume Bonnet.

Vetus Latina

Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neugesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron unter der Leitung von Thomas J. Bauer. 7/2. *Judith*, éd. Pierre-Maurice Bogaert et Jean-Claude Haelewyck. Fascicules 2 (Jdt 1,1-4,9), 3 (Jdt 4,9-7,4), 4 (Jdt 7,4-8,32), 5 (Jdt 8,33-11,17), 6 (Jdt 11,17-14,18) et 7 (Jdt 14,19-fin) : Fribourg-en-Brisgau, Herder, 2019-2020.

C'est en 2001 qu'avait été publiée, en un premier fascicule, l'Introduction à l'édition de ce qui nous a été transmis des traductions vieilles latines du livre de Judith par des manuscrits bibliques et par des citations des Pères. Cette publication émanait de P.-M. Bogaert, qui avait en même temps bien mis en train le travail sur le texte. Un accident à l'œil le handicape alors et l'empêche de poursuivre. Le travail a pu être repris dix-sept ans plus tard par J.-C. Haelewyck. La totalité du texte est

parue en six fascicules groupés sur 2019 et 2020. On se réjouit que ce retard involontaire ait été comblé de manière aussi diligente.

Le texte grec sur lequel s'appuient les vieilles versions latines est lui-même la traduction d'un original disparu, composé en hébreu ou en tout cas dans une langue sémitique. Quant à la Vulgate, elle contient une traduction de Jérôme effectuée sur un texte en araméen, qui était plus court et qui a disparu lui aussi. Toutes ces traductions sont ici éditées et confrontées, les vieilles latines étant comme toujours plurielles. Il existe aussi des textes postérieurs en hébreu, qui ne sont que des rétroversions à partir de traductions latines, elles n'ont pas été prises en compte et n'avaient pas à l'être.

Michel Poirier.

Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus Sabatier neugesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron unter der Leitung von Thomas J. Bauer. 11/2. *Sirach* (*Ecclesiasticus*), pars altera, éd. Anthony J. Forte. Fascicule 2 (Sir 28,25-33,26) : Friburg-en-Brisgau, Herder, 2021, 80 pages.

Dans l'entreprise immense de la *Vetus Latina*, l'Introduction à l'édition du Siracide date de 1987-88. Jusqu'en 2005 W. Thiele a mené l'édition du texte jusqu'au chapitre 24. En 2014 A. J. Forte a pris la succession, et le voilà qui publie en 2021 un second fascicule de cette deuxième partie. À ce rythme, l'achèvement jusqu'au chapitre 51 mettra du temps.

Le Siracide, ou Ecclésiastique, a été abondamment cité par les Pères latins, ce qui nourrit les bas de page de cette édition.

Michel Poirier.

Sources chrétiennes

Hilaire de Poitiers, *Lettre sur les synodes*. Texte, introduction et notes de Michael Durst, traduction d'André Rocher (†) (Sources chrétiennes, 621) : Paris, Éditions du Cerf, 2021, 483 pages.

Presque dix ans après la publication des *Lettres sur les synodes* d'Athanase d'Alexandrie (*SC* 563), paraît aujourd'hui la *Lettre sur les synodes* d'Hilaire de Poitiers dans la même collection des « Sources chrétiennes ». Cette édition nous donne ainsi accès à un document précieux pour comprendre les débats, souvent fort complexes, qui ont agité les évêques chrétiens dans les années 350 à propos de l'interprétation du symbole de Nicée (325). Ce volume est issu de la thèse d'habilitation en trois volumes soutenue, en allemand, à Bonn en 1993 par Michael Durst et disponible en ligne [1] : l'introduction et les notes ont été traduites de l'allemand par Annie Corbon-Kösters et la traduction du texte latin en français est l'œuvre d'André Rocher (†).

1. https://www.ixtheo.de/Search/Results?lookfor=superior_ppn:170076490X